

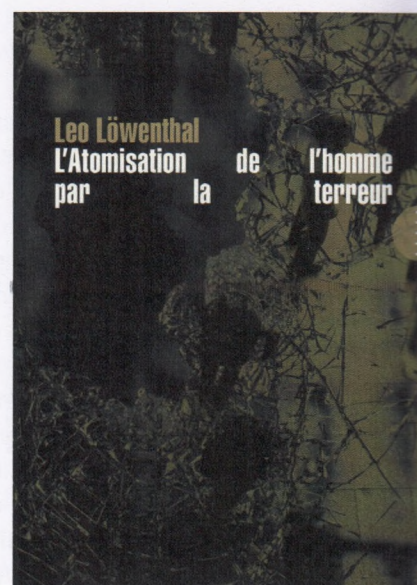
L'ATOMISATION DE L'HOMME PAR LA TERREUR

Sociologue de la littérature et de la culture de masse, Leo Löwenthal (1900-1993) est l'un des principaux membres de l'Institut de recherches sociales fondé en 1923 à Francfort-sur-le-Main par Max Horkheimer et Theodor Adorno, plus connu après-guerre sous le nom d'École de Francfort. Löwenthal le rejoint en 1926 et devient le rédacteur en chef de sa revue, *Zeitschrift für Sozialforschung*, en 1932. Regroupant des marxistes hétérodoxes et indépendants des partis ouvriers, ses membres, majoritairement juifs, sont ouverts aux nouveaux courants intellectuels comme la psychanalyse. Après l'arrivée d'Hitler au pouvoir, ils fuient l'Allemagne : l'Institut se reforme en exil, aux États-Unis, où l'université Columbia (New York) lui donne asile.

Pendant la guerre, Löwenthal travaille pour l'*Office of War Information* et, la paix revenue, reste aux États-Unis où il sera directeur de recherche à la radio Voice of America pendant sept ans, puis au *Stanford Center for the Advanced Study of the Behavioral Sciences*. Il rejoint ensuite le département de sociologie de l'université de Berkeley en 1956 où il restera jusqu'à sa retraite en 1968, tout en continuant d'y jouer un rôle majeur durant les années suivantes. À la fin de sa vie, il publie *An Unmastered Past. The Autobiographical Reflections of Leo Lowenthal* (University of California Press, 1987) dans lequel il livre, entre autres, ses réflexions sur les dangers du postmodernisme. Contrairement à Horkheimer, Adorno et Friedrich Pollock qui retournent à Francfort pour rétablir l'Institut après la guerre, Löwenthal, comme Herbert Marcuse, Franz Neumann et Erich Fromm, choisit de rester aux États-Unis.

Alors que de nombreux livres d'Horkheimer, Adorno, Marcuse et d'autres membres de l'École de Francfort sont depuis longtemps disponibles en français, il n'existait, avant le présent essai, qu'une seule traduction récente d'un ouvrage de Löwenthal : *Les prophètes du mensonge. Étude sur l'agitation fasciste aux États-Unis* (La Découverte, 2019), écrit avec Norbert Guterman et paru en 1949. Il s'agit d'une enquête sur les agitateurs fascistes aux États-Unis durant les années 1940 dans le cadre des recherches sur la personnalité autoritaire menées par des membres de l'École de Francfort (voir Theodor Adorno, *Études sur la personnalité autoritaire*, Allia, 2007).

Le présent petit livre est la traduction d'un article paru pour la première fois dans la revue américaine *Commentary* en janvier 1946. Au sortir de la guerre, Löwenthal s'y interroge sur l'opinion largement partagée selon laquelle la terreur fasciste n'aurait constitué « qu'un épisode éphémère dans l'histoire moderne, aujourd'hui fort heureusement derrière nous ». D'emblée, il s'inscrit en faux contre cette idée car « cette terreur est profondément ancrée dans les tendances de la civilisation moderne, et en particulier dans la structure de notre économie ». Selon lui, le principal produit du système terroriste moderne, c'est « l'atomisation de l'individu ». Pour la décrire, il examine les principaux phénomènes de la terreur en action dont le premier est « d'effacer le lien rationnel entre les décisions du gouvernement et le sort des individus » qui aboutit à une « désagrégation du continuum d'expérience » et à celle de la personnalité, lesquelles réduisent l'individu à sa lutte pour la survie. S'appuyant sur des exemples tirés de l'expérience des camps nazis et du national-socialisme ainsi que d'un auteur comme Bruno Bettelheim, Löwenthal propose d'appliquer « les efforts de la raison » à l'étude des phénomènes de terreur tout en sachant que, pour éliminer celle-ci, l'humanité devra « renoncer à l'utilisation d'êtres humains comme excédents, marchandises ou moyens ».



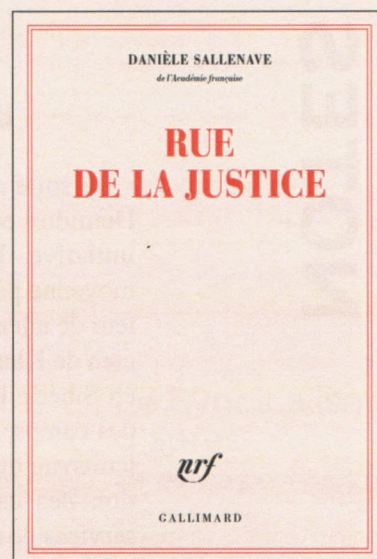
D'un grand intérêt, cette réflexion à chaud sur les illusions de l'après-guerre s'inscrit aux côtés de celles d'autres marginaux tels, en France, Albert Camus sur l'utilisation de l'arme atomique, ou encore Jacques Ellul. Ce dernier se demandait dans l'hebdomadaire *Réforme* du 23 juin 1945 si, d'une certaine manière, Hitler n'avait pas vaincu, « non pas selon les formes mais sur le fond » : « Ce n'est pas la même dictature, la même mystique, le même totalitarisme, mais c'est une dictature, une mystique, un totalitarisme dont nous préparons le lit avec enthousiasme (puisque nous en payons la défaite militaire d'Hitler) et que nous n'aurions pas s'il n'était pas passé. » C'est sans doute cet aspect qui manque à l'article de Löwenthal et qu'Ellul avait justement souligné. Néanmoins, ses réflexions sont à méditer à l'heure où les régimes autoritaires tentent de passer à l'offensive au niveau international en terrorisant d'abord leur propre population... ►

Charles Jacquier

Leo Löwenthal, *L'Atomisation de l'homme par la terreur*, traduit de l'anglais par Benjamin Saltel, Allia, 2022, 42 pages, 3,20 euros

RUE DE LA JUSTICE

Danièle Sallenave part de la colère des Gilets jaunes pour tracer une continuité avec la vie de son arrière-grand-mère, Laurence Cormeau, née en 1863 et décédée en 1939 d'une pneumonie. Cette femme est, pour l'auteure, l'exemple de la III^e République flamboyante avec ses promesses et sa méritocratie, son école, mais aussi ses oublis : la répression de la Commune de Paris ou la colonisation. Elle place la vie de sa grand-mère sous les auspices de Victor Hugo. L'héroïne qui vivait rue de la Justice avait gardé une photographie des obsèques de l'auteur des *Misérables* sur sa cheminée comme un symbole de l'avènement de l'égalité, de la fraternité et de la liberté. Danièle Sallenave fait de cette lutte pour la reconnaissance le combat intemporel des dominés. Elle inscrit l'itinéraire de son aïeule dans l'Anjou du XIX^e siècle proche de la Vendée catholique qui progressivement se laïcise et se républicanise. C'est à cette promesse à laquelle adhère Laurence Cormeau lors de ses 12 ans. L'Académicienne souligne que le serment originel d'une République sociale – de la justice et du travail comme le disait la devise de 1848 – est aujourd'hui tenu à distance par les dirigeants. Cependant, son histoire est écrite à grands traits sans toujours tenir compte des rivalités et des complexités historiques. Ainsi elle évoque les combats des ardoisiers de Trélazé et plus largement du mouvement anarchiste pour la Justice avant de poursuivre que Louise Michel et Ludovic Ménéard étaient plus proches d'Émile Guillaumin, le fondateur du syndicat de défense des métayers, que des syndicalistes révolutionnaires. Le lecteur reste perplexe devant de telles affirmations qui finissent par gâcher un beau récit. ►



Sylvain Boulouque

Danièle Sallenave, *Rue de la Justice*, Gallimard, 2022, 358 pages, 22 euros